Titre : **LA PEROUSE** **NAVIGATEUR FRANCAIS**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Marine** **Naufrages, naufragés, explosions**
Auteur : **GABRIEL COMPAYRE**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **YVAN GALL** **LE PUPILLE DE LA MARINE** **LIBRAIRIE CLASSIQUE PAUL DELAPLANE** **48, RUE MONSIEUR LE PRINCE** **PARIS** **6e EDITION** **Sd : avant 1901**	Transcripteur : **MFR** Date : **2011**

Ancestramil

LA PEROUSE
CAPITAINE DE VAISSEAU

Parti de Brest, au mois d'août 1785, avec deux frégates, « *La Boussole* » et « *L'Astrolabe* », **La PEROUSE** avait reçu du roi **Louis XVI,** et aussi de l'Académie des sciences, la mission de faire un voyage d'exploration autour du monde. Pendant deux ans et demi, l'expédition fut heureuse. **La PEROUSE**, après quelques stations dans les îles de l'Atlantique, doublait le cap Horn, dès le 22 janvier 1786, et entrait dans le Pacifique, pour ne plus en sortir. Il parcourut le Grand Océan dans tous les sens, du Brésil au Kamtchatka, de la Chine à la Californie, découvrant des îles inconnues, recueillant de précieux documents qui auraient servi à établir, dès cette époque, une géographie plus exacte de l'Océanie, faisant enfin respecter partout le pavillon français.

En février 1788, dans une lettre datée de Botany-Bay, c'est-à-dire des environs de la ville actuelle de Sydney, il annonçait qu'il avait reconnu, selon les instructions qui lui avaient été données, la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Guinée, et les rives septentrionales de la Nouvelle-Hollande (l'Australie d'aujourd'hui) ; et qu'il reviendrait, en décembre, à l'île de France.
Il n'y revint jamais. A partir de ce moment, on n'eut plus aucune nouvelle de **La PEROUSE**. L'opinion publique s'inquiétait de ce silence et du désastre dont il paraissait être l'indice. En 1791, on se décida à envoyer, sur les traces des deux frégates perdues, deux autres navires, deux flûtes, comme on disait alors, « *La Recherche* » et « *L'Espérance* », dont les noms indiquent assez quel était le but de leur voyage. **D'ENTRECASTEAUX** en avait le commandement. Il ne réussit pas dans ses recherches, et cependant, on l'a su plus tard, en mai 1793, il passa tout près de l'île où avaient échoué et succombé, cinq ans auparavant, **La PEROUSE** et la plupart de ses compagnons, celle que l'on a montrée ce matin à notre droite, l'île de Vanikoro. **D'ENTRECASTEAUX**, effrayé par la ceinture de récifs et de brisants qui l'enserre, n'osa point y aborder. Il se contenta de l'inscrire sur sa carte, sous le nom d'ile de la Recherche. S'il l'avait visitée, il est probable qu'il y aurait trouvé, vivants encore, au milieu des sauvages, quelques matelots de « *L'Astrolabe* » ou de « *La Boussole* ».

Ce n'est que vingt-ans, trente ans après, qu'on a pu reconstituer à peu près le tragique dénouement de l'expédition de La PEROUSE, grâce à un marin anglais, **DILLON**, et à un navigateur français, **DUMONT d'URVILLE**. Voici comment les choses avaient dû se passer, d'après les témoignages qu'on a recueillis de la bouche de quelques indigènes. « *L'Astrolabe* et *La Boussole* », poussées par la tempête, étaient venues se heurter aux récifs qui entourent Vanikoro. Un vieux sauvage, qui se rappelait assez nettement les évènements dont il avait été le témoin dans sa jeunesse, les a racontés avec précision à **DUMONT d'URVILLE** :
« Ceux qui voulaient aborder à Vanou (Vanikoro), disait-il, avaient été reçus à coups de flèches par les naturels. Alors les blancs avaient tiré sur nous avec leurs fusils, et ils en avaient tué plusieurs. Ensuite ils avaient péri eux-mêmes ; et leurs crânes étaient enterrés à Vanou ; les autres os ayant servi aux indigènes pour garnir leurs flèches. »
Mais, d'après d'autres témoignages, il est devenu à peu près certain que l'équipage d'une seule des frégates de **La PEROUSE** avait été massacré, au moment où cette frégate échouait sur les brisants. L'autre frégate avait été jetée sur une plage de sable. Plus prudent, son équipage s'était bien gardé de répondre aux naturels par des décharges de mousqueterie : il leur avait offert amicalement, en échange de vivres frais, des haches, des objets de verroterie, que les sauvages sont toujours si avides de posséder. Les relations avaient été pacifiques. Puis, au bout de quelques jours, les blancs

construisirent avec les débris de la frégate un petit navire, où l'on embarqua autant d'hommes qu'il en pouvait contenir. Les autres demeurèrent à Vanikoro.
Ce qu'est devenu ce frêle navire, où quelques-uns des compagnons de **La PEROUSE** s'embarquèrent, pour tenter de se sauver et de gagner des côtes plus hospitalières, on ne le saura jamais. Perdu dans l'Océan, il est allé s'échouer obscurément contre les récifs de quelque île inconnue. Les hommes de courage qui le montaient ont été massacrés, ou bien ont attendu vainement, sur quelque plage déserte, un sauveur qui n'est pas venu.

Mais c'est à Vanikoro, on s'en saurait douter, que le premier naufrage a eu lieu. **DILLON** et **d'URVILLE** y ont recueilli un assez grand nombre d'objets, que l'on peut voir exposés à Paris, au Musée de la Marine, ou à Albi, lieu de naissance de **La PEROUSE** : deux cloches d'or avec des fleurs de lis, dont l'une porte cette inscription : « *Basin m'a fait* ; un battoir de blanchisseuse ; une meule à moudre le blé, un rasoir, une ancre de 1800 livres ; une lame d'épée et un poignée où l'on a cru déchiffrer la lettre P. : l'épée de **La PEROUSE**, sans doute ; enfin, quelques autres reliques, qui rappellent tristement le courage, l'intrépidité et le malheur de nos braves marins du XVIIIe siècle.

****

Ancestrami